Une jeune fille du peuple

Louise Crombach

Louise Crombach Voir et modifier les données sur Wikidata

Une jeune fille du peuple

1839 (p. 278-286).

UNE JEUNE FILLE DU PEUPLE.

TABLEAU DE MŒURS[1].

LE LOGIS.

Hanz Keller, Alsacien d'origine, était autrefois marchand colporteur ; mais un jour qu'il était bien chargé, il fit une chute sur la route, et depuis ce temps-là, il resta si faible qu'il ne put continuer ses petits voyages. Ne sachant aucun métier, il se mit à aider sa femme, qui coud des gilets pour les tailleurs de la petite ville qu'ils habitent. En quelques mois, il parvint à pouvoir faire le plus facile de la besogne. Seulement, pendant ce temps d'apprentissage, Keller a vu s'en aller ses modestes épargnes, et il faut tout l'esprit d'ordre et d'économie de Thérèse, sa femme, pour joindre les deux bouts, comme elle dit, et n'avoir pas de dettes à la fin de l'année.

Il pleuvait bien fort. « Hanz,» dit Thérèse, en se signant, parce qu'un éclair venait de briller au ciel, « Hanz, si tu étais sur les chemins ! Regarde comme il en tombe ! Va, le bon Dieu fait bien ce qu'il fait. À présent que tu es guéri, je puis te dire cela ; je suis contente de l'accident qui te force à rester à la maison : nous avons moins d'argent, c'est vrai ; mais on ne dîne pas deux fois, après tout ! et je n'ai plus peur quand il tonne. »

— « Tu as raison, femme, » répond Keller, « et puis, vois-tu, où il y a eu de l'eau, il en reviendra. Sois tranquille : voilà une petite à qui nous *prêtons* tous les jours, elle nous *rendra* quand elle sera grande ; n'est-ce pas,

Jeanne ? » Cette question s'adressait à une toute jeune enfant, assise sur le petit banc de bois où son père et sa mère mettent leurs pieds en travaillant. La petite répondit en tendant sa tête aux baisers de son père. Une seule chambre contenait le pauvre ménage, mais deux grandes fenêtres, donnant sur le jardin, y jetaient un luxe de lumière et de parfums qui dispensait de la meubler richement ; en se mettant au balcon, on aurait pu se croire dans le plus joli château du monde, et la petite Jeanne va souvent sur le balcon.

Il est bien rare, quelle que soit la position des parens, qu'un premier enfant ne soit pas gâté un peu ; aussi Keller n'a-t-il pas de plus grand plaisir que de causer le soir avec l'enfant et de lui raconter ces histoires allemandes, si merveilleuses et si pleines de naïves intuitions.

Thérèse, pour sa part, a toujours soin de suspendre au plafond, tout autour de la chambre, de belles grappes de raisins que Jeanne trouve toute l'année sur sa tête, et vers lesquelles elle tend ses petits bras souvent ; quand on ne veut pas lui en donner, on lui répond qu'elles *ne sont pas assez mûres*, et l'enfant renonce docilement à sa prière, espérant que le soleil *les mûrira* pour le lendemain.

Tout allait bien ainsi : Jeanne grandissait, toujours assise entre son père et sa mère, et commençait à épeler. Keller pensait qu'en lui achetant un cahier d'écriture pour dix sous, elle s'amuserait à le copier, et qu'ensuite il lui enseignerait un peu de calcul ; éducation suffisante pour en faire une ouvrière comme sa mère.

C'était chose arrangée. D'ailleurs Jeanne se rendait déjà utile dans les petites fonctions du ménage, et son innocent babil amusait trop ses parens pour qu'ils songeassent à s'en séparer.

Un jour que la petite jasait comme à l'ordinaire, et que Thérèse, tant bien que mal répondait complaisamment à ses questions enfantines, on entendit sous les fenêtres, dans la cour, un bruit de voix, et des murmures confus ; c'étaient des voisines du quartier. « Écoutez, » disait l'une, « écoutez chez Keller comme ils causent avec leur fille ! on dirait qu'ils ont vingt mille livres de rentes à lui laisser ! »

— « Le bon Dieu les punira d'en faire une princesse, » dit une autre, « elle a sept ans et ne va pas à l'école ; c'est trop commun une école de charité ! Mamzelle Jeanne se salirait les mains à toucher nos filles ! »

— « Ils verront, ils verront un jour ! » disaient-elles toutes ensemble.

Le bruit cessa.

Keller avait tout entendu, car les voisines avaient eu l'intention de se faire entendre. Le peuple n'y met pas tant de mystère ; quand il veut faire une leçon, il va droit au but. Les pauvres femmes, mères aussi, souffraient d'être toutes forcées de laisser leur famille pour aller à la journée ; Thérèse n'était pas appelée au dehors par ses travaux, et l'on enviait son sort. L'affection, peut-être un peu exagérée de la famille Keller pour la petite Jeanne, avait fourni aux voisines un moyen de la tracasser un peu.

Le moyen réussit, car Hanz dit à sa femme : « Que leur avons-nous fait ? » et Thérèse répondit : « Je ne sais pas ; mais vois-tu, c'est peut-être vrai ce qu'elles disent ! Jeanne ira sans doute un jour chez les autres, et c'est dur, va, quand on n'est jamais sorti de chez soi ! il vaut mieux qu'elle s'y accoutume de bonne heure ; et si tu voulais, nous l'enverrions à l'école de charité. »

— « Comme tu voudras, » dit Keller.

Jeanne va maintenant à l'école. Elle doit aux observations, peut-être un peu hostiles, des pauvres voisines, de prendre plus souvent l'air, et d'avoir les joues plus roses. On ne peut plus rien dire ; Thérèse a même supprimé le petit ruban vert qu'elle nouait autour de la tête de Jeanne, pour tenir ses cheveux bouclés, et rien ne distingue plus la petite Keller des autres enfans indigens.

Je crois que les voisines en étaient fâchées ! elles n'avaient pas compté sur une docilité si grande, en donnant le conseil que vous savez, et ne plus rien avoir à reprocher à Thérèse leur ôtait presque un plaisir.

L'ÉCOLE.

Le besoin d'une mère est si grand chez l'enfant, que partout, lorsqu'il n'a plus celle que le bon Dieu lui a donnée, il en cherche une autre autour de lui. Dans les plus humbles écoles, comme dans les plus élégantes pensions, les plus grandes se choisissent une famille d'adoption parmi les plus petites. Et c'est chose touchante à voir que ces jeunes filles protégeant les plus faibles, et remplissant parfois envers *leurs enfans adoptifs*, l'humble fonction de *bonne* avec plaisir et dignité.

Jeanne aussi avait *sa petite mère* à l'école des Sœurs de Charité. C'est Eulalie Duclos, la plus douce de la classe et la plus instruite. Les *jeunes mamans* qui veulent toujours être fières de leurs enfans, s'efforcent, chacune de leur côté, de faire apprendre les leçons à leurs protégées, et Jeanne doit bientôt à Eulalie d'être la première de sa division de lecture.

Tout allait bien. Cependant, Keller était souvent triste dans la journée. Le petit banc de bois était vide, et la douce voix de Jeanne ne gazouillait plus à ses oreilles pendant qu'il travaillait ; il lui manquait quelque chose ; c'était comme si le petit oiseau se fût envolé de la cage suspendue au plafond. Ce qui le consolait, c'était l'intelligence précoce de sa fille… Il ne se demandait pas à quoi cette intelligence pouvait servir lorsqu'il n'y avait aucune ressource pour la cultiver et la meubler de connaissances utiles. Au retour de l'école, il s'amuse à faire copier à Jeanne le cahier d'écriture qu'il s'est procuré, et lui fait calculer toutes les petites dépenses de la maison. Quand il voulait rire, il lui posait des problèmes de cette force : « Écris-moi *en chiffres* onze mille onze cent onze. » La petite cherchait et trouvait : Keller était heureux.

Les jours où elle avait été bien studieuse on allait se promener sur la place, après souper ; et parfois, Hanz s'approchait des chanteurs allemands, qui exécutent de petits concerts de harpe et de voix, en plein air devant les cafés. L'Alsacien leur murmurait quelques mots à l'oreille, et le lendemain il disait à son voisin : « Apportez votre souper chez-nous, nous causerons plus long-temps ; » le voisin venait avec sa famille et son plat ; quand tout le monde était à table, on entendait frapper à la porte ; c'étaient les

chanteurs de la rue, auxquels Hanz avait dit la veille de venir le voir. Un petit concert s'exécutait gaiement, tout le monde buvait un coup à la santé des musiciens, les musiciens buvaient aussi à la santé de tout le monde, on passait une assiette dans laquelle tombaient cinq ou six sous, et les chanteurs s'en allaient contens, parce qu'ils s'étaient assis fraternellement à côté de ces braves gens, et avaient trinqué avec la petite société qui était fière de cette déférence d'artistes. Le fait est que, si l'on eût dit à Jeanne : « Veux-tu la belle maison de la baronne d'Ervilley, ou la harpe de la chanteuse ? » Jeanne aurait choisi la harpe et la vie au grand air, de la musicienne allemande.

Jeanne serait encore à l'école, sans le petit incident que je vais vous raconter. Pour être plus près d'Eulalie Duclos, sa petite protectrice, qui se trouvait à la première table, Jeanne se faisait mettre en pénitence à genoux près de la sœur ; on ne savait pourquoi, elle, si docile, se faisait punir ainsi. Au reste elle lisait toujours bien ; ce qu'on lui reprochait, c'était de faire du bruit ou de causer. Une fois, qu'elle était à genoux, elle s'avisa de prendre un cahier, placé sur une chaise, et d'y écrire quelques mots. La sœur ne savait pas qu'elle écrivait quelquefois chez elle, et en voyant ces lignes sur le cahier, elle lui dit, moitié sérieuse, moitié souriante : « Vous aurez bien le temps d'écrire, vous voulez tout savoir à la fois, petit *philosophe !* » Tout le monde entendit ce mot, et se regarda ; chacun chercha vainement à deviner ce qu'il voulait dire, et ces bonnes petites filles du peuple, dont les aînées avaient douze ans, tout au plus, ne pouvaient comprendre, et avaient peur de Jeanne.

— « Allez à votre place, ma fille, » dit la sœur à la petite pénitente.

— « Pas encore, » dit Jeanne en regardant Eulalie ; celle-ci était triste comme une mère, dont on vient d'accuser la fille d'un crime. Jeanne retourna à sa place.

Ses voisines se serrèrent pour ne pas toucher le petit *philosophe*.

En sortant de l'école, ce fut un cri général : « Philosophe Jeanne ! tu ne viendras plus chez-nous, va ! » Eulalie elle-même, n'osait défendre sa fille d'adoption, et se repentait peut-être de l'avoir choisie. La petite Keller avait des sanglots plein le cœur.

En rentrant chez elle, elle cacha sa tête dans le tablier de sa mère et pleura long-temps. Quand elle put parler, elle dit à son père : « N'est-ce pas, père, que je ne suis pas *philosophe* ?

— « Ma foi, » dit Hanz, « ni moi non plus ! Mais qu'as-tu donc ? » Elle raconta ce qu'on vient de lire.

— « Pardi, c'est pas la peine de tant pleurer ! tu n'iras plus à l'école, tu en sais assez comme ça, dit Keller ; tu vas travailler avec ta mère, et le soir et le dimanche tu écriras. »

Jeanne n'alla donc plus en classe, et reprit sa petite place entre son père et sa mère.

Elle sortait rarement, parce que ses parens ne pouvaient perdre leur temps à la promener ; leur industrie suffisait à peine aux petits frais du ménage.

UNE AMITIÉ.

Elle commence à coudre un peu. Le dimanche, elle lit de vieux almanachs, qu'un voisin lui prête. Quand elle a *un sou*, une bonne femme lui loue les *Quatre fils Aymond*, *Huon de Bordeaux*, *Jean de Paris*, et quand elle n'a pas d'argent (ce qui arrive souvent) et qu'elle va à la messe, elle s'agenouille sur la dalle de l'église, et avec le *sou* de la chaise elle loue ces histoires qu'elle aime tant. Elle est douce et obligeante, toutes les mères du voisinage viennent lui faire écrire des lettres à leurs filles absentes, ou des demandes de secours à monsieur le maire ; le soir elle apprend à lire aux enfans, qui travaillent tout le jour et n'ont pas le temps d'aller en classe.

Pour faire sa première communion il lui fallait recevoir une instruction religieuse ; on se consulta, et il fut décidé que pendant un certain temps, on tâcherait de payer 15 sous par mois à une maîtresse du voisinage. Le père de Thérèse était mort depuis peu ; Jeanne qui était souvent occupée à donner des soins au vieillard pour épargner le temps de sa mère, put aller à l'école.

« Les pauvres sont-ils malheureux ! » disait parfois Hanz à sa femme ; « c'est pourtant grâce à la mort du grand-père que Jeanne peut faire sa première communion ! »

— « Ce que Dieu fait est bien fait, » répondait toujours Thérèse ; « Jeanne est jeune encore, et le temps qu'elle a passé près du grand-père l'aura bien préparée à sa première communion. »

— « Tu as toujours raison quand tu t'y mets, femme, » disait Hanz.

Jeanne allait au catéchisme : elle se lia bientôt avec une petite fille très-bien mise ; c'était Élisa Dufort, la fille du teinturier de la rue. Jeanne était en deuil, et cette couleur, comme le chagrin qu'elle rappelle, rapproche toutes les conditions. On pouvait supposer à Jeanne de belles robes dans son armoire, et la petite Élisa ne répugnait pas à se placer près d'elle. Mais quand la famille Dufort apprit que Jeanne était la fille de Thérèse, la *giletière*, elle défendit à Élisa de jouer avec elle.

Vous toutes, jeunes demoiselles qui lirez ceci, vous ne comprendrez pas. Du haut de vos grands hôtels, vous mettez sur la même ligne tout ce qui passe en bas, et vous ne vous doutez point, qu'entre l'ouvrier qui travaille *sur la rue* et celui qui travaille *sur la cour*, il y a des mers de distance : c'est pourtant comme cela !

Ce petit monde, dont vous êtes si loin que tous les fronts vous paraissent égaux, n'est rien moins que républicain, je vous assure, quoi qu'en disent ceux qui font des phrases sur le peuple ! Il y a parmi cette foule plus de lignes de démarcation que dans vos classes aristocratiques, où elles ne manquent pas. Il n'y a qu'une chose à remarquer : c'est qu'en bas les différences de positions viennent des différences d'activité, d'intelligence, d'instruction et de bonne conduite. Chacun peut devenir *noble* d'un degré chaque jour, ce qui fait que l'indigent pardonne à l'ouvrier aisé et respecte sa supériorité de position.

Keller ne fut donc ni surpris, ni fâché de voir Jeanne repoussée par la famille du teinturier. Mais Jeanne aimait tant sa petite Élisa, que dès qu'elle avait un jouet ou une *belle image*, elle ne manquait point de passer devant la maison du teinturier et de faire semblant de ramasser quelque chose, puis

elle entrait et disait à madame Dufort : « Voici ce que j'ai trouvé devant chez vous, c'est peut-être à mademoiselle Élisa ; » et Jeanne était contente, son amie avait son cadeau.

Mais le prêtre qui faisait le catéchisme parla un jour du *mensonge*, et la petite Keller ne mentit plus, même pour faire plaisir à Élisa et se rappeler un peu à elle.

Le bon Dieu la récompensa, car le jour de sa première communion elle se trouva placée près de son amie par le prêtre qui *savait*. Elle reçut aussi ce jour-là un livre, et fut désignée tout haut par le bon curé comme une des plus sages : la mère d'Élisa les laissa tout le jour ensemble.

L'APPRENTISSAGE.

Jeanne est plus grande, et Thérèse comprend que sa profession est une des moins lucratives ; elle désire mettre sa fille en apprentissage ; mais ne pouvant la nourrir deux ans sans qu'elle gagne rien, elle lui cherche une maîtresse qui aille travailler à la journée et la mène avec elle.

La jeune fille est toujours docile, et l'espoir de *rendre bientôt* à sa famille ce que celle-ci lui *a prêté* quand elle était petite, lui fait accepter avec joie cette chance de gagner plus vite et mieux le pain de ses parens. La première fois qu'elle accompagna sa maîtresse, et qu'elle entra dans le salon d'une maison aisée, elle fut éblouie de l'ameublement si nouveau pour elle et si gracieux : en marchant sur le tapis, elle croyait marcher sur sa robe et se retournait toujours pour la relever ; vous eussiez ri de la voir.

Aux heures des repas elle fut plus qu'étonnée, elle fut triste : toutes les bonnes choses qu'on servait la faisaient penser à la table modeste de sa famille, et elle ne put manger le premier jour.

Ce fut une impression passagère, et bientôt elle se mit sérieusement à la besogne.

Elle lisait toujours un peu trop.

Le dimanche, elle manquait souvent de la parure de fête, et n'osait se mêler à ses compagnes pour courir à la promenade : alors elle prenait un livre. Si elle avait eu un guide, quelque encouragement pour apprendre quelque chose d'utile, elle eût mis à profit cette lecture ; mais c'était au hasard qu'elle lisait, et si son cœur se développait, son esprit restait vide et borné : elle aimait peu plus sa mère ; mais elle n'était pas plus en état de lui prouver son affection, et les bonnes femmes qui criaient contre ses mains blanches et contre son langage un peu moins grossier que le leur, avaient peut-être raison.

L'OUVRIÈRE.

Jeanne n'est plus la petite Jeanne ; c'est une jeune ouvrière travaillant tout le jour, et le soir allant se promener avec sa famille dans les champs d'alentour. son père ne manque jamais de lui raconter quelque histoire bien fantastique, à propos des feux follets qui glissent sur la rivière, ou de la lune qui se pose sur la tour du vieux château de M…, pour saluer l'ombre de la reine Blanche qui l'habita. — Thérèse, de son côté, parle de la *ouïvre* des fontaines, de la cloche d'argent, gardée par un dragon invisible, dans les grottes de la montagne. Jeanne écoute et sourit. Bercée des ballades allemandes de son père, et des superstitions naïves de sa mère, villageoise d'origine, Jeanne, sans rien savoir de plus qu'une ouvrière, a pourtant quelque chose qui fait dire à une belle dame, quand elle passe sous ses fenêtres : « Ne dirait-on pas que cela pense ! » C'est que l'enfant pensait en effet ; elle pensait que son père était vieux déjà, que sa mère, affaiblie par les maladies (conséquences inévitables des privations de l'indigence), ne pouvait plus travailler comme autrefois, et que l'heure était venue de les nourrir à son tour.

Elle sort à peine d'apprentissage, et sa clientelle n'est pas nombreuse encore ; douze sous par jour, pour suffire *à trois* personnes ! disait-elle parfois dans son cœur, et le découragement venait… Si elle avait pu se

mêler à ces rieuses jeunes filles, qui passent, toutes parées de rubans et de fleurs, pour aller au bal ; peut-être se serait-elle étourdie un peu ; peut-être aussi le bonheur de ses compagnes lui aurait-il rendu quelque espoir : mais elle n'avait pas la robe blanche et la parure de fête ; il fallait rester ; elle était de celles qui n'ont que le pain du jour… On a tort, quand on dit : *Regarde plus bas que toi, et tu te trouveras heureux* ; ce qui console et fait croire au bonheur, c'est la vue de quelques destinées plus douces. Aussi Jeanne est-elle plus triste encore quand elle a regardé autour d'elle, et qu'elle a rencontré des misères plus complètes que la sienne.

La classe ouvrière se divise en trois catégories : en première ligne, se trouvent les jeunes filles qui ne donnent rien à leur famille du gain de leurs petits travaux, celles dont les parens sont aisés, et peuvent se passer de l'aide quotidien de leurs enfans ; celles-ci forment l'*aristocratie* ; leur toilette est plus soignée, leur instruction moins bornée ; elles savent ordinairement un peu d'orthographe et de français ; mais leurs manières ne les distinguent en rien des jeunes filles placées sur les échelons inférieurs de la hiérarchie populaire, parce que l'*éducation* vient de la famille, et qu'il faut des générations pour que les pères puissent la donner meilleure… Après ces jeunes privilégiées qui vivent insoucieuses de l'avenir, et ne s'inquiètent que de gagner un ruban ou une dentelle, viennent celles qui partagent avec leurs parens le gain de la journée ; puis enfin, et en dernière ligue, les ouvrières qui ne peuvent compter avec leur famille indigente, et auxquelles on achète un vêtement quand le pain ne manque pas… Ces trois degrés sont sensibles et distincts ; à la promenade, le dimanche, on peut les remarquer facilement ; les groupes ne sont pas mêlés. Les plus élégantes sont chaussées de bottines noires ; la seconde classe porte le soulier de maroquin des rubans autour de la jambe ; les plus humbles ont une chaussure plus couverte et n'ont pas le ruban croisé sur le pied. Jeanne est de celles-ci ; elle ne se plaint pas mais elle souffre. Ce n'est point le bal qu'elle regrette, mais si elle avait de l'argent elle aimerait tant à apprendre ce qu'il y a dans tous ces livres qu'elle voit sous le bras des écoliers qui passent devant chez elle ! Et puis avoir de l'argent ce serait mettre la joie autour d'elle ! Souvent elle cherche un moyen de sortir de cette condition mauvaise, et toujours elle cherche en vain. Il y avait un mois qu'elle n'avait pas d'ouvrage, et sa mère était triste, parce que, pendant ce mois, on avait contracté une petite dette dont l'échéance approchait. Un matin qu'elle passait devant la boutique

d’un coiffeur, il lui vint une idée : ce fut de vendre sa chevelure noire pour tirer sa mère de peine ; elle entra chez le coiffeur. Celui-ci n’avait pas besoin de cheveux, mais il lui proposa de venir deux fois par semaine, le soir, afin que ses élèves s’exerçassent sur ses longs cheveux qu’elle pouvait ainsi conserver. Il lui offrit une rétribution pour chaque séance. La jeune fille hésitait ; mais sa mère serait si heureuse de recevoir cette petite somme !… elle accepta ; deux fois la semaine elle vint prêter sa tête brune et son visage pâle au coiffeur, qui essayait à ses traits amaigris toutes les riantes parures de bal, et toutes les coiffures de soirées qui devaient briller dans les salons… Thérèse avait payé sa dette, et le petit ménage allait tout doucement son train. Jeanne seule était inquiète… elle avait des maux de tête violens, et bientôt ses cheveux tombèrent à tel point qu’il fallut renoncer à cette faible ressource.

La misère revint, car Keller, dont la vue s’affaiblissait, ne travaillait qu’à peine, Jeanne allait à sa journée et gagnait douze sous… Que fera-t-elle ? Elle interroge encore tout ce qui l’entoure, et elle voit d’un côté de pauvres jeunes filles, impuissantes à soutenir leurs familles, apporter chaque soir le faible gain de la journée, et laisser leur mère mendier le reste… Ailleurs, elle voit un abîme où quelques-unes se jettent, et reviennent avec un morceau de pain, mais le regard baissé et le front humilié et flétri… Alors Jeanne prenait sa tête à deux mains, et criait : « Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Dieu répondit enfin.

UNE ESPÉRANCE.

Un soir qu’elle lisait l’Évangile, elle fut interrompue au *sermon sur la montagne*, par une laitière du village voisin, qui venait parfois lui faire écrire des lettres à sa fille absente. La bonne femme entra toute rayonnante en déployant un petit schall rouge. — « Tenez » dit-elle, sans souhaiter le *bonjour* de rigueur, « tenez ! c’est ma fille qui m’envoie ce beau *mouchoir* de cou ! Je savais bien que je recevrais un cadeau aujourd’hui, j’avais mis *mon bas à l’envers !* » et la villageoise riait en étalant son modeste schall. « Vous me ferez une belle réponse à ma fille, n’est-ce pas, Jeanne ? vous lui direz bien comme ça, que j’avais grand besoin de l’argent qu’elle m’a

envoyé ? Sans elle je ne pourrais pourtant pas vivre, » dit la pauvre femme, en se tournant vers Thérèse qui regardait Jeanne, et ne répondait rien.

— « Que fait-elle donc votre fille ? mère Bernard, » dit enfin Jeanne.

— « Elle est femme de chambre à Lyon, » répond la mère toute glorieuse, « et gagne trois cents francs, sans compter les cadeaux ! » Jeanne n'a pas fait un mouvement, mais elle a regardé sa mère à son tour, et ces deux femmes se sont tellement comprises, que Jeanne n'eut pas même besoin de dire : « Je serai *femme de chambre*. » Thérèse lui mit une main sur le front, et lui dit tous bas : « Bonne fille, va ! »

Quand tout fut décidé ainsi tacitement, l'espérance revint au foyer de la famille Keller.

Mais Jeanne !…

La domesticité est encore d'un degré au-dessous de la plus humble condition d'ouvrière, et la répugnance pour cet état est si grande, qu'on préfère vivre de privations chez soi, plutôt que *de servir* chez les autres. C'est presque toujours du village ou des hospices que viennent les domestiques ; il est bien rare que dans les villes, les femmes qui ont été ouvrières se résignent à cette condition ; et cependant pour celles qui ont des responsabilités, des familles à aider, c'est la seule voie de salut ; et si ce préjugé s'effaçait, les jeunes filles qui ont les professions et les habitudes des villes, feraient encore de meilleures domestiques. Ouvrière, l'on croit vivre plus indépendante, et l'on aime mieux être à la merci de la faim, qu'aux ordres d'une maîtresse. Jeanne, malgré son intelligence développée, reculait devant cette nécessité ; elle aussi pourrait gagner trois cents francs peut-être, et cette somme rendrait sa famille *riche !* Mais n'être plus *à soi !*

LA LINOTTE.

Un petit événement bien simple vint lui faire comprendre qu'elle n'était pas aussi indépendante qu'elle le pensait, et qu'elle n'avait guère à perdre en

changeant de condition : je veux vous raconter cela, car ce fut ce qui acheva de décider Jeanne.

Un dimanche que la famille Keller était allée prendre un peu d'air et de soleil dans les champs, Jeanne avait trouvé dans une haie, un nid de linottes. Après avoir élevé les petits oiseaux avec beaucoup de soins, on les avait donnés quand ils avaient été assez forts : ils coûtaient à nourrir. Deux mois après, un matin, une petite linotte vint gazouiller sur la fenêtre, et becqueter aux vitres ; Jeanne ouvrit ; l'oiseau entra, voltigea autour d'elle, et alla se poser sur la cage vide ; la porte en était ouverte : vite l'oiseau y entra, et n'en voulut plus sortir. Le lendemain, un ami de Keller qui demeurait à l'autre extrémité de la ville, vint tout tristement raconter que la linotte que Hanz lui avait donnée s'était échappée ; et que sans doute, elle était tombée sous les pieds des passans, car un ongle de ses pattes était arraché, et l'oiseau n'avait pu aller bien loin. Thérèse regardait la petite linotte venue la veille ; à une de ses pattes, il manquait un ongle… « C'est-elle ! » dit Jeanne ; pauvre petite, tu nous aimais donc bien ! nous la garderons, n'est-ce pas, mère ? » C'était en effet un des petits oiseaux élevés dans le nid, qui n'avait pu vivre ailleurs que sur l'épaule de Jeanne. Quelque temps après, la linotte était devenue un prodige de science musicale ; Keller n'avait qu'à siffler une valse allemande, et *Mimi* la répétait sans en oublier une note. Une personne qui employait souvent la famille Keller, offrit d'acheter l'oiseau… Hanz refusa. Mais ayant réfléchi que cette personne pourrait se fâcher de ce refus, et donner son travail à d'autres, il prit son parti et envoya l'oiseau demandé. Jeanne pleura en le voyant partir : elle sentit qu'on dépendait de ceux qui donnaient de l'ouvrage… et elle se résigna. Trois jours après, le nouveau possesseur de l'oiseau, étonné de ne pas l'entendre chanter, regarda dans la cage ; cette fois, la linotte ne s'était pas envolée, mais on la trouva en bas sur la planche de sa petite prison, et morte… Elle n'avait pas touché au grain dont sa mangeoire était pleine.

Jeanne apprit cela, et se sentit le cœur serré.

« Oh ! l'ouvrière n'est pas libre ! » dit-elle, « sans cela nous aurions gardé le pauvre oiseau ; l'ouvrier a cent maîtres au lieu d'un seul !

« Je serai femme de chambre ! »

SERVICES ÉCHANGÉS.

« Je serai femme de chambre, » avait dit Jeanne. Il ne fut donc plus question que de trouver une place. Elle aurait bien voulu ne pas quitter la petite ville où vivait sa famille ; on s'informa dans le pays : une voisine vint un jour annoncer que Mme Hébert était sans domestique. Jeanne mit son plus beau bonnet, embrassa son père, fit le signe de la croix et une courte prière, puis elle alla se présenter.

Le cœur lui battait bien fort en tirant le cordon de la sonnette, et quand on ouvrit elle était si pâle, qu'on lui tendit la main pour la soutenir. Elle entra et demanda Mme Hébert. Cette dame la fit asseoir, et Jeanne dit enfin le motif de sa visite. Mme Hébert avait entendu parler souvent de Jeanne Keller par une vieille domestique pour laquelle la jeune ouvrière avait quelquefois écrit des lettres, et par une pauvre femme qui devait à Jeanne un secours du Bureau de Charité.

— « Vous lisez beaucoup ? » dit-elle à Jeanne. — « Je lis quelquefois, madame. » — « Vous savez écrire ? » — « Un peu. » — « C'est vous qui écrivez les lettres de Claudine ? » — « Oui, madame. » — « Et combien vous paie-t-elle cela ? » — Jeanne rougit, et répondit plus bas, mais avec fermeté : « Elle ne me paie pas, madame. Quand ma mère est malade, Claudine m'aide à la soigner et prie pour elle ! Les pauvres ne se vendent rien, ils se donnent mutuellement tout ce qu'ils peuvent. »

Mme Hébert sourit ; elle lui fit quelques questions sur ses travaux. Jeanne savait coudre et repasser ; elle s'était occupée des soins du ménage dans sa famille. Il n'y avait pas moyen de motiver un refus, et cependant Mme Hébert ne voulait pas de Jeanne : elle sentait que cette jeune fille avait une intelligence très-développée, sinon cultivée, et craignait de prendre une domestique au-dessus de ses occupations journalières. Avait-elle tort ? Les humbles fonctions du ménage, et les attributions de la femme dans la famille ne comportent-elles rien d'élevé, rien d'intelligent ? C'est ce que

nous vérifierons bientôt en suivant Jeanne. M^me^ Hébert essaya de ne pas se trouver d'accord sur le prix, afin d'avoir un prétexte. Jeanne refusa de le fixer. « Vous le proportionnerez à mes services, » dit-elle. « J'ignore si je réussirai à vous satisfaire ! » Il fallut avouer la vérité. « Je craindrais, mademoiselle, que vous ne lussiez trop, » dit la belle dame, « et que votre service en souffrît. » Jeanne la regarda comme si elle ne comprenait pas. « Est-ce que madame craindrait que je ne lui fisse du tort ? » — « Non, sans doute, » répondit vivement M^me^ Hébert, « oh non ! » — « Ce serait pourtant voler que de lire quand mon temps m'est payé pour faire autre chose. » — « C'est vrai, mais j'ai eu des femmes de chambre qui ne pensaient pas ainsi. »

— « C'est qu'elles n'avaient pas assez lu, » dit Jeanne en se levant.

M^me^ Hébert ne comprit pas.

— « Si je me décide, mademoiselle, je vous ferai prévenir. »

Jeanne salua et sortit.

En rentrant chez elle, elle voulut en vain prendre un visage gai, son sourire fit pleurer sa mère.

— « Rien, ma pauvre fille, n'est-ce pas ? »

— « Rien aujourd'hui, c'est vrai ; mais demain qui sait ? » dit Jeanne. — « Le bon Dieu n'est pas mort, va ! » reprit Keller, en s'efforçant de rire pour dissiper la tristesse de sa femme. « Allons, du courage, enfans ! les pommes-de-terre sont cuites et bonnes, c'est moi qui les ai soignées ; la soupe est prête, mettez-vous à table. Pendant que le bonhomme se repose, le beau temps se remet. Le bonheur viendra peut-être après souper. Dis donc, femme, » ajoute-t-il, « la mère Philippe a monté toute la journée du bois en ville, elle n'a pas pu faire sa soupe : si tu allais la chercher, *ça* la remettrait de manger quelque chose de chaud ? » Thérèse était déjà descendue ; pendant ce temps, Jeanne mit le couvert pour quatre, et la mère Philippe vint bientôt prendre place à la table des indigens.

« C'est que *ça* va vous priver, » dit la voisine en s'asseyant. — « Non pas, non pas, quand il y a pour trois il y a pour quatre ; et puis, voyez-vous, mère Philippe, j'ai dans la tête que quand on ne donne pas à Dieu on donne au diable ; ainsi mangez de bon cœur. Si nous n'en sommes pas plus riches, nous n'en serons pas plus pauvres. »

La voisine se rassura : on causa, et Thérèse raconta comment Jeanne avait échoué dans sa tentative. — « Bah ! » dit la vieille, « votre fille vous aime trop ; on ne la prendrait pas pour domestique ici, quand même elle ne saurait pas lire. » — « Pourquoi donc ? » dit Jeanne, qui ne s'expliquait point ces paroles. — « Pourquoi ? parce qu'on penserait tout de suite que tu vas apporter toute la maison de tes maîtres à tes rens ; ma nièce, la Josephe, n'a pas pu trouver de place non plus ; et pourtant elle ne connaît ni A ni B, mais on savait qu'elle aidait sa mère. Elle est partie pour Paris et s'y est bien placée. Tiens, elle vient tout juste de m'écrire qu'une dame lui demande une femme de chambre ; si tu partais, Jeanne ? Je te le dis, vois-tu, ce n'est pas ici que tu trouveras un bon nid. On offre 300 fr. et le vin ; tu n'en bois pas, ça te fera une somme de plus. » Keller n'avait plus faim. Il y avait de la joie et du chagrin dans son âme. Pourtant il se dit : « Il faut être raisonnable : si j'avais un garçon, il pourrait tomber au sort, être soldat, avoir un métier qui le menât au bout du monde ; et puis, après tout, nous sommes vieux, et si le travail manque ou les bras, que fera cette enfant seule pour trois ? Allons, c'est dit. »

Jeanne ne montra ni plaisir ni tristesse ; elle était préoccupée. Comment aller à Paris ?

La mère Philippe y pensait aussi. « Il faut 50 fr. pour la route, » dit-elle, autant pour vivre quelques jours là-bas chez une amie de Josephe, qui est ouvrière et qui te recevra. Cent francs ce n'est pas nous qui logeons cela ! Mais, vois-tu, j'ai un moyen : ma nièce m'a envoyé de l'argent pour aller la voir, tu partiras à ma place ; quand tu seras là-bas tu diras que je ne puis pas y aller avant trois mois. Dans quelque temps tu me rendras cela et j'irai.

Thérèse était heureuse, Jeanne tendit la main à la voisine ; c'était son geste familier quand elle était émue. Keller se tourna vers sa femme : « Eh bien, te l'avais-je pas dit ? ce qu'on donne par la porte rentre par la fenêtre ! si

nous n'avions pas pensé à la mère Philippe ce soir, nous ne saurions encore où donner de la tête, pour trouver l'argent du voyage. »

La mère Philippe leur démontra clairement qu'elle ne pouvait partir avant trois mois, époque de la morte saison, et qu'elle ne leur sacrifiait rien du tout. Cette intention de diminuer la reconnaissance de la famille, ne fit que l'augmenter. La soirée se passa gaiement : on joua même aux dominos, et Jeanne, qui ne jouait jamais, fit comme tout le monde. Elle était contente de contribuer pour sa petite part au plaisir de la bonne mère Philippe.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs : on mit dans la malle quelques bonnes chemises de toile, et des bas tricotés par une pauvre veuve, à laquelle Thérèse portait tous les jours un peu de soupe et quelque chose du dîner ; c'était ce que Keller appelait la *dîme à Dieu*. Jeanne n'avait jamais pu tricoter, et la bonne vieille, qui n'avait d'autre science que celle là, en était bien-aise.

« Vous savez tout, Jeanne, » disait-elle quelquefois. « Et si vous saviez encore faire des bas, je n'aurais rien, moi, vous donner pour votre fête. »

Si je m'appesantis sur ces détails, c'est que l'entourage contribue beaucoup à nous former le cœur et l'esprit. L'union et la bonne intelligence qui existaient entre Keller et Thérèse, leur tendance à partager le pain quotidien, la fraternité affectueuse de leur voisinage, tout cela expliquera peut-être le développement des facultés de Jeanne, sa résignation douce et la justesse de ses idées.

Deux jours avant le départ, on invita les parens et les amis à manger la soupe en famille, afin de souhaiter un bon voyage à Jeanne.

Avec ce tact que donne l'affection, chacun eut une histoire à raconter : c'était toujours une femme qui, partie pauvre de son village, y était revenue avec de l'aisance et du bonheur : sorte de prédiction indirecte, dont on confiait au temps et à Dieu l'accomplissement. La jeune fille regrettait ce petit monde si bienveillant ; elle avait compris souvent qu'il était des pensées dont elle ne pouvait s'entretenir avec tout ce qui l'entourait ; mais les choses du cœur avaient là tant d'écho !

LE DÉPART.

L'heure de la voiture approche. Thérèse pleure ; Hanz est pâle et cause avec distraction.

Jeanne tient les mains de sa mère dans les siennes, et l'embrasse de temps en temps. Elle ne pleure pas, elle sent qu'elle va chercher un avenir pour sa famille, elle sent que bientôt les deux vieillards seront ses enfans, et déjà son front prend la dignité d'une mère.

Elle allait sortir. Quelques voisines étaient venues pour l'accompagner à la diligence. Thérèse voulait y aller aussi, Jeanne refusa, « Restez tous deux, » dit-elle, en les embrassant : « les amis viendront. »

Keller lui dit alors : « Écoute, j'ai voyagé bien jeune ; à trois ans je n'avais plus de famille, et j'ai beaucoup souffert ; après de cruelles *traverses*, j'ai trouvé ta mère et je n'ai plus été malheureux, que les jours où nous n'avions pas de pain pour toi ; tu vois qu'il faut du courage ; mais pourtant, si on te faisait trop de mal, tu reviendrais, enfant ; tu sais que je n'ai pas voulu te laisser retourner à l'école quand on t'y fit du chagrin. Si les gens te rendent la vie dure, reviens. Ne sois pas trop bonne, Jeanne, parce qu'on t'aimera d'abord, comme on aime les petits oiseaux bien apprivoisés, qu'on finit toujours par écraser sous les pieds ; on ferait de même de toi, si tu te laissais *mener*. »

— « Tu veux dire que je ne sois pas *faible*, » dit Jeanne ; « la faiblesse n'est pas de la bonté, père ; je serai bonne autant que vous êtes bons, et sans danger. Adieu ! aimez-moi ! »

Keller ferma les yeux pour retenir ses larmes ; il voulait être un homme. Thérèse appuya sa tête sur ses mains et pleura.

Jeanne était en route.

Keller dit enfin : « Que tous les malheurs soient passés par là ! » C'était sa prière de résignation quand il arrivait quelque chose de triste au foyer : il

espérait conjurer les maux à venir, en offrant toujours le dernier dont il était accablé.

L'ARRIVÉE.

Jeanne est troublée.

Tant d'impressions diverses se disputent son cœur et sa tête ! Ce passé qu'elle abandonne, cet avenir inconnu qu'elle va chercher, et ce présent, si plein d'émotions, si nouveau pour elle qui n'est jamais sortie de sa province ; elle ne sait si elle rêve ou si elle est éveillée. Deux grandes tours qu'elle aperçoit à l'horizon, la rassurent : « Notre-Dame de Paris ! » dit-elle tout haut.

On était arrivé.

Elle se fit conduire chez l'amie de Josephe. Le soir même, la nièce de la mère Philippe, qui était prévenue, vint les voir ; il fut convenu que la journée du lendemain serait consacrée à faire la honneurs de Paris à la jeune provinciale.

Jeanne ne fut point aussi surprise qu'elle s'attendait à l'être, et cela se conçoit. Quand on quitte sa petite ville, on la sait par cœur ; on a dans l'esprit et dans les yeux toute son étendue, toutes ses rues à la fois ; tandis qu'en arrivant à Paris on ne voit qu'une rue d'abord, puis encore une rue ; mais l'une après l'autre, et seulement à mesure que l'on marche. Alors, si on compare avec sa petite ville, qu'on embrasse tout entière en pensée, il est bien naturel qu'on ne trouve pas Paris si grand. Six mois après, c'est différent ; on a tout Paris aussi dans les yeux, et l'on peut comparer. On lui montra les monumens, les édifices, et il ne lui fut pas même fait grâce du Panthéon, qui lui parut disgracieux et incompréhensible d'architecture.

Le lendemain arriva.

Elle fut conduite chez M^me^ Duhamel, et cette dame la fit entrer dans sa chambre : « Quel âge avez-vous, mademoiselle ? »

— « Vingt ans, madame, » dit Jeanne en s'inclinant. Mme Duhamel lui fit signe de s'asseoir.

— « Vous savez coudre, n'est-ce-pas, et un peu repasser ? » Jeanne répondit affirmativement.

— « Savez-vous lire ? »

À cette question Jeanne pâlit et se troubla.

La grande dame prit son trouble pour l'embarras de l'ignorance.

« C'est égal, vous me convenez, » dit-elle à la jeune fille. « Vous en serez quitte pour avoir de la mémoire quand je vous donnerai des commissions. »

— « Je sais lire, madame. »

— « C'est bien. On vous a dit le prix que je donne ? »

— « Oui, madame. »

— « Comment vous nommez-vous ? »

— « Jeanne Keller. »

— « On vous appellera Jenny. »

— « C'est la même chose, madame, » dit la jeune fille ; « et pourtant j'aimerais mieux qu'on m'appelât comme m'appelait ma mère, "Jeanne" : mon nom est tout ce que j'ai rapporté de chez nous. »

— « Comme vous voudrez, mon enfant. »

Jeanne avait plu tout de suite à Mme Duhamel, son front ouvert, ses yeux noirs qui souriaient avec intelligence, sa tenue respectueuse, mais qui n'avait rien de cet air obséquieux qu'on remarque souvent chez la femme du peuple quand elle est en présence d'une *dame*, tout cela charmait la nouvelle maîtresse de Jeanne.

« Vous n'aurez à vous occuper que de moi, » dit-elle ; « le service de la maison est réparti entre cinq domestiques, et le temps qui vous restera sera à votre disposition, sans toutefois que vous puissiez sortir, à moins que je ne le permette. »

Jeanne respira ; un instant elle avait tremblé de se voir refusée encore, comme dans sa petite ville natale. « Pourtant » se disait-elle, « on ne peut pas savoir ici que j'ai écrit des lettres, et rédigé des pétitions pour de pauvres femmes ! » En effet on ne le savait point ; et peut-être eût-on pu l'apprendre sans la repousser ; je n'oserais cependant l'affirmer.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Jeanne fut installée et prit possession de sa chambrette.

La maison de M^me^ Duhamel est une des plus imposantes, des plus silencieuses de la rue de La Chaise ; et la chambre de Jeanne donne sur un grand jardin. « Il fallait que je vinsse à Paris, » disait-elle parfois, « pour jouir du ciel et des fleurs. » C'était vrai : dans sa petite ville elle était à dix pas de la campagne, et à deux pas d'un jardin ; mais le travail absorbait tout son temps, et elle pouvait rarement sortir ; puis le jardin voisin était à la femme d'un marchand de bois ; et Jeanne était indigente, c'est-à-dire séparée de cette voisine par mille lieues de préjugés.

Il y avait dans la maison où elle était entrée une cuisinière assez bonne femme quoique un peu irascible ; un valet de chambre, une bonne d'enfans et la femme de chambre. Rosalie ne pouvait toujours garder les trois enfans à la fois, et les deux aînés étaient souvent près de Jeanne. Eugène avait treize ans ; Francia onze, et la petite Clémence n'avait que deux ans.

M^me^ Duhamel a de la grâce et de la bonté dans les traits. Son mari, un peu plus âgé qu'elle et fort instruit, dirige l'éducation de ses enfans, dont il a été décidé qu'on ne se séparerait pas.

Jeanne s'habitue à sa nouvelle position ; elle aime à pouvoir observer ce monde élégant, jusqu'alors inconnu, sans perdre de vue son entourage

d'enfance, qu'elle retrouve dans les domestiques. Une seule chose lui faisait un peu mal : c'était *le coup de sonnette*… Le rouge lui montait au visage à ce bruit d'appel. Le bon Dieu vint encore à son aide. Un soir, après avoir terminé son travail, elle demanda la permission de sortir, et se dirigea vers la petite église des Carmes ; quand elle y fut, elle songea qu'il était l'heure de la prière, et qu'en cet instant sa bonne mère était sans doute aussi à genoux devant Dieu, et elle commença la prière du soir. À la fin des litanies des saints, elle s'arrêta sur une phrase qui ne l'avait jamais frappée, c'était celle-ci : « *Pro fratribus nostris absentibus*. » — « Pour nos frères absens ! » Eux aussi disent là-bas : « *Pour nos frères absens* ! » Et deux larmes tombèrent de ses yeux ; mais elle était heureuse. Elle se sentait en communion avec tout ce qu'elle aimait.

En ce moment une petite cloche vibra : à ce son, Jeanne leva la tête, comme si la sonnette de sa maîtresse l'eût appelée ; elle vit, derrière les réseaux d'un grillage, défiler, une à une, les jeunes carmélites qui venaient à l'office du soir, *appelées* aussi par la clochette du couvent. Ce n'était après tout que le signal d'un devoir. Depuis ce jour, Jeanne ne souffrit plus de s'entendre *sonner*.

On est toujours prévenu contre les *arrivans* dans les colléges et dans les pensions ; il en est de même dans les maisons où entre un nouveau domestique ; aussi les premiers jours fit-on froide mine à Jeanne dans la cuisine. Cependant elle fut si bonne enfant au repas, raconta de si jolies histoires qu'elle avait lues, s'intéressa si sincèrement aux affaires de tous, qu'on l'accepta vite et qu'on l'aima, malgré son petit air demoiselle et ses mains blanches.

La chambre de Jeanne est tout près du salon, et le soir, quand il y a du monde, et qu'on fait de la musique, la jeune fille pense à son père qui aime tant les chansons et les chanteurs : « Pauvre père, » dit-elle, « que tu serais donc heureux ici ! » Puis elle songeait qu'un jour peut-être elle pourrait faire venir ses parens à Paris, et sa tristesse se dissipait. Jeanne ne sait rien de ce que l'on enseigne ; elle a beaucoup lu, mais sans guide et sans méthode ; seulement son âme bien développée par l'éducation d'amour et de bonté qu'elle a reçue de sa famille, son âme, dis-je, a pu profiter des lectures les plus incohérentes, rien n'a été perdu pour elle. Parfois elle a reproché doucement à son père, Alsacien, de ne lui avoir point appris

l'allemand ; mais Keller lui a répondu avec tant de grâce : « J'aimais trop le français, la langue de ta mère, » que Jeanne s'est consolée de son ignorance en pensant à l'affection qui unit ses parens.

Déjà la jeune femme de chambre a pu rendre l'argent de son voyage à la mère Philippe, et même envoyer quelque chose à sa famille. M^me^ Duhamel, qui a fait ses envois, en estime davantage Jeanne, et ne trouve pas mauvais que sa fille travaille quelquefois près d'elle. Francia est vive, intelligente ; elle aime à lire haut et Jeanne aime à l'écouter. Francia lui récite ses leçons de grammaire et d'anglais, et il y a profit pour toutes deux. M^me^ Duhamel qui sent que, par son tact et surtout par son cœur, Jeanne est fort au-dessus de sa classe, a le bon sens d'approuver cet échange ; seulement elle choisit les livres, et assiste de temps en temps aux lectures, car elle fait souvent travailler la jeune fille dans sa chambre et sous ses yeux. Jeanne ressentit d'abord un léger malaise de ce rapprochement ; puis, quand elle vit que ce n'était point une surveillance injurieuse, une méfiance d'elle et de la manière dont elle employait son temps qui avait décidé sa maîtresse à l'admettre ainsi dans son intimité, elle se sentit honorée, et, sans rien perdre de ses manières respectueuses avec M^me^ Duhamel, elle l'aima comme une protectrice, presque comme une mère. Parfois une noble ambition s'emparait d'elle, et elle murmurait au fond de son cœur : « Ah ! si je pouvais jamais lui prouver ma reconnaissance ! si, moi chétive, je pouvais aussi quelque chose pour son bonheur ! »

Eugène, moins studieux que sa sœur, causait parfois du souci à son père. Il prenait ses leçons avec légèreté. Il s'ennuyait d'étudier seul, de n'avoir point de camarade d'étude à qui il pût parler des Césars de Rome, et des dieux de la Grèce. Il avait pris le latin en dégoût ; il ne comprenait pas à quoi pouvait servir une langue qu'aucun peuple ne parlait plus. Ces raisonnemens et la paresse qui en était la suite, irritaient son père et amenaient des mécontentemens qui affligeaient M^me^ Duhamel. Jeanne le voyait ; elle entendait des plaintes contre le fils, et elle était témoin du découragement de l'enfant. Cependant Eugène était bon garçon, d'un caractère ouvert et franc. Il se désolait d'avoir chagriné son père et sa mère, il faisait quelques efforts ; mais l'occasion de se déranger se présentait-elle, un cheval venait-il à passer, il laissait tout là, et courait se distraire. Son caractère remuant et actif expliquait jusqu'à un certain point son

éloignement pour des études qui exigent une grande tension d'esprit. Jeanne se disait, « Il doit y avoir un moyen de le corriger, de lui prouver l'utilité de ce qu'on lui enseigne ; » mais elle ne trouvait pas ce moyen. Un soir, Bernard le cocher, qui avait fait la guerre sous l'Empereur, raconta comment il avait failli mourir en Russie. Ce récit fut un trait de lumière pour Jeanne. Sans rien dire, elle alla chercher Eugène.

« Madame permet-elle que M. Eugène vienne un instant à l'office ? »

— « Oui, si c'est avec vous, Jeanne. » Mme Duhamel savait déjà qu'en présence de Jeanne il ne pouvait se passer rien d'inconvenant, rien de mal.

— « Bernard, recommencez, je vous en prie, » dit la jeune femme de chambre ; « voilà M. Eugène qui n'a pas entendu, et que votre récit intéressera, j'en suis sûre. »

Le vieux soldat ne se fit pas prier :

« Il y faisait chaud tout de même, quoique ce fût en Russie. J'étais dans les chasseurs à cheval, et d'abord tout alla comme sur des roulettes ; mais voilà qu'un beau jour il fallut manœuvrer à l'écrevisse, et marcher à reculons. *Ça* ne nous allait pas. Mais *n'y* avait pas à dire. Figurez-vous que dans ce pays de malheur on faisait des vingt lieues sans trouver un village ! — De la neige jusqu'à la ceinture, et un glaçon à chacun de nos cheveux ; — rien à manger, et l'ennemi sur le dos pour nous achever ! — Voilà que nous arrivons à un pont tout étroit. De seize cents hommes nous n'étions plus que quatre cents : les autres étaient morts de faim, de froid ou de coups de fusil. Pas d'autre chemin que ce maudit pont ; nous étions poursuivis ; chacun se pressait, *fallait* voir ! — Au beau milieu, quelqu'un perd l'équilibre, et tombe dans la rivière. Je me baisse, et qu'est-ce que je vois sur l'eau ? une petite sainte vierge attachée à un velours. « C'est Ninette, la cantinière, *que je me dis*. Celle qui nous donne du courage pour marcher : faut pas qu'elle meure ! » et je me jette tout en travers du pont, en criant : « N'avancez pas, vous autres, ou la Ninette est morte ! » Personne n'avança. Je tendis les bras tant que je pus, et j'accrochai Ninette, qui, après avoir fait le plongeon, était revenue sur l'eau. On m'aida à me relever, et Ninette se remit en route. Tant que cette brave femme était avec nous, on se disait : « Ce qu'une femme supporte, des hommes peuvent bien l'endurer ; » aussi, tout le monde fut-il

content de la revoir à notre tête. Mais ce n'est pas tout. Un peu plus loin, toujours poursuivis, nous rencontrons un bon vieux prêtre qui nous salua de la main, en marmottant des mots que personne ne comprit : — c'était du latin ou du grec, quelque chose comme ce qu'on dit à la messe. — Si l'un de nous avait su ce baragouin-là pourtant, deux cents hommes seraient peut-être encore de ce monde. »

Eugène rapprocha sa chaise de celle de Bernard, qui continua : « Nous n'avions donc entendu que le son des paroles, et nous suivions notre route ; à une demi-heure de là nous trouvons deux chemins ; — nous enfilons le premier venu ; mais nous n'y sommes pas plus tôt, que pif ! paf ! l'ennemi nous tombe dessus. — Nous tournons bride, car nous n'avions plus la force de porter nos carabines et plus de quoi les charger. En revenant d'où nous étions partis, nous rencontrons encore le vieux prêtre : il était à genoux sur une grosse pierre, et nous montrait du doigt un chemin ; c'était juste l'opposé de celui que nous avions pris ! — et voilà ce qu'il nous disait en latin, le brave homme ! — S'il s'amusa à nous compter, il ne retrouva pas le même total, car, de quatre cents nous restions cent vingt… Depuis ce temps-là j'ai toujours dit que si j'avais jamais un garçon, il apprendrait le latin, parce que, voyez-vous, on ne sait pas ce qui peut arriver. Cette langue-là, c'est la langue du bon Dieu, on la parle partout, et l'on peut aller au bout du monde sans avoir peur de n'être compris de personne ; il y a des curés et des missionnaires dans tous les pays. »

Bernard avait fini.

Eugène était préoccupé.

Jeanne était contente.

UNE RÉFORME.

Huit jours après, Jeanne eut une grande joie. M. Duhamel dit devant elle à sa femme qu'il était plus satisfait d'Eugène, que l'enfant avait travaillé cette semaine avec beaucoup plus d'application que de coutume. Jeanne, les yeux baissés sur son ouvrage, rougit de plaisir. Sa maîtresse s'en aperçut, et lui en

sut gré : sans se rendre compte de l'influence que Jeanne avait pu avoir sur cette réforme, elle voyait dans son émotion une preuve de sympathie dont elle était touchée. M^me^ Duhamel, par une exception, hélas ! trop rare, appréciait la delicatesse de cœur et l'élévation des sentimens dans quelque rang qu'elle les rencontrât : elle pensait qu'on pouvait découvrir de nobles qualités autour de soi dans ses plus humbles serviteurs, pourvu qu'on se donnât la peine de se pencher pour les voir de plus près.

Si tout allait au mieux au salon et dans la chambre de madame, il n'en était pas ainsi à l'office. Jeanne y voyait bien des choses tristes et laides. La cuisinière était bonne femme, et pourtant elle trompait sur *les marchés* et ne s'en cachait pas : elle l'avait vu faire à tant d'autres ; on s'était moqué de ses scrupules, et les marchands mêmes l'encourageaient à compter à ses maîtres un prix plus haut que celui qu'elle payait. Elle se croyait de la probité, parce qu'elle ne volait pas une grosse somme à la fois. La bonne d'enfans parlait un mauvais langage, et il lui échappait des mots grossiers quand sa maîtresse ne l'entendait pas ; ses idées ressemblaient à ses paroles : la petite Clémence commençait à bégayer, et les premières impressions de cette enfant seraient mauvaises. Le cocher avait trop de loisir, et prenait des habitudes fâcheuses, que le domestique imitait, entraîné par son exemple. Jeanne souffrait beaucoup de tout cela. Il lui semblait que c'étaient les siens qui déviaient ainsi, et dans son cœur elle demandait à Dieu une voie de salut pour ses frères de servitude.

Le bon Dieu entend toujours. Un soir que la cuisinière avait reçu des nouvelles de son pays et qu'elle était joyeuse, Jeanne l'appela, la fit asseoir auprès d'elle, et lui prit la main :

« Ma bonne Marie, » lui dit-elle, « vous portez un beau nom ; c'est aujourd'hui votre fête : — voici des fleurs que j'ai faites pour parer votre chambre, et voici une petite croix d'argent que je vous ai achetée ; — seulement pour la porter il ne faut pas *tromper*, et quand vous allez au marché… » Jeanne s'arrêta : « Dame ! » dit la cuisinière troublée et rougissant, « si je ne retenais pas quelque chose par-ci par-là, je n'aurais pas de quoi envoyer chez nous. »

— « Demandez une augmentation. »

— « Ah, bien oui ! on ne voudrait pas, et il viendrait une autre cuisinière qui entrerait pour le même gage, et qui ferait ce que je fais. »

Jeanne sentit qu'elle disait vrai.

« À combien se monte le gain de surplus que vous faites sur le marché ? » dit-elle.

— « À 60 fr. par an environ. »

— « Eh bien ! Marie, je les demanderai pour vous à madame ; mais il me faut votre parole que vous ne retiendrez rien, absolument rien : je ne veux pas avoir *une sœur* qui mente. »

Marie embrassa Jeanne et promit. « Après tout, » dit-elle, « ma mère vient de faire un petit héritage qui lui donne de quoi vivre. Je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfans ; j'en aurai toujours assez pour moi. » — « Et vous aurez ce qui vaut bien mieux que l'argent, ma bonne Marie, une conscience tranquille et nette devant Dieu. »

Jeanne parla à M^me^ Duhamel, et obtint cinquante francs d'augmentation pour Marie, qui promit de les placer à la caisse d'épargne, afin de se faire un petit fonds pour retourner au pays. La cuisinière trouva d'abord difficile de rompre net avec d'anciennes habitudes ; mais comme elle avait commencé par être honnête fille, et que l'exemple seul l'avait entraînée, elle revint assez vite à ses premiers principes : puis, quand elle se sentait faiblir, elle en appelait à Jeanne comme à son bon ange, et Jeanne la relevait, l'encourageait dans le bien : « Allez ! vous êtes une brave fille, » disait Marie ; « Dieu vous bénira ! »

Cependant Bernard et Ambroise passaient moitié de la journée à jouer et à boire. Jeanne aurait bien voulu les en empêcher ; mais comment ? Les sermons n'y feraient rien. Comment développer un peu l'esprit de Rosalie, elle qui dit toujours à Jeanne : « Ah ! si j'en savais autant que vous, je ne serais pas si *sotte* que d'être femme de chambre ! » Comment faire comprendre à cette pauvre fille qu'il n'y a point d'état qu'on ne puisse remplir dignement, que ses fonctions de bonne lui donnent vis-à-vis de

l’enfant confié à ses soins une sorte de maternité, et qu’il faut savoir bien des choses pour remplacer momentanément une mère ?

Jeanne comptait sur la Providence et ne perdait pas l’espoir.

LES BONNES INFLUENCES.

Une tante de M^me^ Duhamel venait quelquefois voir sa nièce et ses petits neveux qu’elle idolâtrait ; elle amenait avec elle sa vieille gouvernante ; et ce jour-là il y avait fête à la cuisine.

« Vous aimez donc bien le service, la mère, » dit un jour le cocher, « que vous voulez mourir comme cela, sous les drapeaux ? » — Ce n’est pas le service que j’aime, » dit la bonne vieille, « c’est ma maîtresse. Puis, à dire vrai, j’ai tâté de la liberté dans ma jeunesse, et j’en ai eu assez. » — « Comment donc ? »

— « Oui ; je pris fantaisie de me marier : j’épousai le valet de chambre de monsieur. Il avait trente ans, moi vingt-six. Il y avait sept ans que nous étions en maison ; nous n’étions pas bien riches, parce que nous avions aidé nos parens ; mais nous disions : « C’est une belle chose que d’être son maître, il n’y a pas de *petites gens chez soi*. » Nous voilà donc mariés et sortis de chez madame. Mon mari savait faire beaucoup de choses ; mais il n’avait pas de métier au bout des doigts, ni moi non plus ; j’étais un peu au fait de tout, et je ne pouvais cependant entrer dans aucun atelier de femme. Nous n’étions plus assez jeunes pour apprendre, et puis avant de rien savoir, nous aurions dépensé plus que nous n’avions ; alors je dis : « Achetons quelque marchandise, et faisons-nous marchands. » Nous voilà épiciers dans une petite ville. C’était bien. Mais pour vendre aussi bon marché que nos confrères, il fallait faire comme eux, mettre toutes sortes de drogues dans nos marchandises. Mon pauvre Jean ne pouvait s’y résoudre ; nous vendions moins que les autres, puis nous finîmes par ne plus rien vendre du tout. Au bout de deux ans nous étions ruinés, et Gros-Jean comme devant. Monsieur voulut bien nous reprendre à son service ; mais mon pauvre mari ne put s’en remettre ; il mourut six mois après. Moi je suis restée avec madame ; et je mourrai sous les drapeaux, comme dit Bernard. »

— « Voilà pourtant ce qui nous attend, reprit Ambroise ; car comment quitter le service, quand on n'a pas d'*état*. »

Jeanne réfléchissait : elle avait lu quelque part que la domesticité pouvait être pour le pauvre une école de bonnes mœurs, de bon langage, un moyen de prendre quelque chose de la supériorité intellectuelle du riche ; que c'était un lien qui pouvait rapprocher les deux classes les plus éloignées sur l'échelle sociale ; et tout cela l'avait attendrie : mais elle avait lu aussi que *la domesticité, pour être honorable, doit être passagère ; et qu'un état de minorité qui se prolonge au-delà de la jeunesse est un outrage pour l'âge mûr.* « Si cela est aussi vrai que beau, » se disait Jeanne, « que faut-il faire ? Ce n'est pas l'ouvrier qui se fait domestique ; c'est l'homme sans profession. S'il ne reste que quelques années au service, et qu'il ait seulement aidé un peu sa famille, il n'aura rien gagné ; de quoi vivra-t-il donc ?

. . . . . .

Ces pensées paraîtront peut-être un peu graves à nos lecteurs, et peut-être aussi ne les croira-t-on pas de nature à éclore dans le cerveau d'une jeune fille. On aurait tort, car, moi qui vous raconte ceci, j'ai à peu près l'âge de Jeanne, et ces mêmes idées me préoccupent. Il ne faut pas cependant croire que Jeanne soit sérieuse, elle rit et chante souvent. Quand elle n'est pas occupée à travailler pour la maison, ou à raccommoder le linge des autres domestiques, elle descend au jardin avec un livre de botanique, et s'amuse à effeuiller des fleurs dont elle étudie l'histoire avec Eugène et Francia.

À l'heure où je vous parle elle y est justement, suivons-la.

Ambroise se promène aussi. Est-ce qu'il voudrait faire de la botanique ? Pas tout-à-fait, mais le voilà qui se met à remuer la terre au pied des arbustes ; il éclaircit un peu plus loin des légumes semés trop épais.

« Vous aimez donc à jardiner, Ambroise ? » lui demande Jeanne. — « Oui, j'ai travaillé à la terre chez nous ; je voudrais qu'on retournât vîte à la campagne, pour m'en donner à cœur joie. »

Jeanne porta sa main à son front, comme lorsqu'il lui venait une bonne idée.

« Eh bien ! » dit-elle, « que n'apprenez-vous chaque jour quelque chose du jardinier ? À vos heures de loisir vous soigneriez la serre et le parterre. »

Ambroise se gratta la tête, et prit un air indécis.

« C'est pas dans mon marché ça, mademoiselle Jeanne ; quand j'ai frotté le salon et fait les appartemens, mon temps est *à moi*, et j'en peux disposer comme il me plaît ; les jours où madame ne reçoit pas, s'entend. »

— « C'est bien parce que c'est votre temps *à vous*, » dit Jeanne, « que je vous engage à le mettre à profit. En apprenant un *état*, c'est pour vous, pour votre avenir, que vous travaillerez. »

— « Au fait, vous n'avez peut-être pas si tort. »

— Écoutez, Ambroise, madame va faire un voyage d'un mois, je lui demanderai avant son départ des livres qui traitent du jardinage : nous les lirons ensemble. Vous savez comme elle aime les fleurs. Il faut, à son retour, qu'elle trouve son jardin une fois plus beau, et vous plus savant. »

— « Je tâcherai, » dit Ambroise.

Le voilà donc à l'œuvre et en train de devenir tout de bon jardinier. Jeanne a trouvé aussi une occupation pour Bernard. Il ne se soucie pas beaucoup du jardinage, mais il va tous les soirs apprendre à faire des paniers chez un de ses anciens camarades qui s'est fait vanier dans le voisinage.

Jeanne est tranquille. Tout va bien : plus de jeu, plus de visite au cabaret, plus de temps perdu. Il n'y a pas jusqu'à Rosalie qui, voyant tout le monde occupé et content, ne s'ennuie de ne rien savoir. Un beau jour, elle vint prier Jeanne de lui apprendre à lire. Ce fut une grande conquête et la plus inespérée.

M. Duhamel ne tarda pas à s'apercevoir de la réforme survenue dans sa maison. Quand il descendait au jardin avec ses enfans, il prenait plaisir à louer les travaux d'Ambroise, à l' interroger sur la culture de certaines plantes. Ambroise répondait juste, donnait des explications intéressantes. Une fois, M. Duhamel entreprit de greffer un arbre sous la direction de son

domestique, et Ambroise se sentit fier d'être un moment le maître de son maître. Il fut décidé aussi que Bernard enseignerait à Eugène à faire des corbeilles aux heures de la récréation et en présence de Jeanne. Le vœu de M. *J. Reynaud* commençait à s'accomplir, le lien de rapprochement était trouvé.

Jeanne est restée femme de chambre : sans sortir de sa classe, elle a exercé l'empire le plus noble ; elle a toute l'estime, toute la confiance de ses maîtres, et cependant aucun de ses camarades ne lui porte envie ; tous la reconnaissent digne de cette préférence. Que lui reste-t-il donc à désirer ? Une seule joie, et Dieu la lui envoya.

M. Duhamel acheta une terre à peu de distance de la ville natale de Jeanne. On partit pour la visiter. Jeanne a revu *ses vieux*, comme elle les appelle, et le bonheur de cette entrevue est une de ces choses qui ne s'écrivent pas sur la terre.

Mais, direz-vous, peut-être, mes jeunes lectrices, Jeanne est une bonne comme il n'y en a point, et M^me^ Duhamel une maîtresse comme il y en a peu. Cela est malheureusement vrai. Croyez pourtant que les cœurs bons et dévoués ne sont pas si rares qu'on le pense, et si vous en rencontrez dans votre voie, gardez-vous de les méconnaître ou de les froisser, ménagez leur aussi une place au soleil de l'intelligence, et songez qu'en acceptant leurs services, vous avez pris devant Dieu l'engagement de guider, de fortifier leurs âmes par vos exemples, « par la communication étroite et bienfaisante de votre propre vie. »

Louise Crombach.

1. ↑ C'est à M^lle^ *Crombach*, auteur du *Jeune Libéré*, que nous devons cette esquisse de mœurs, si vraie dans son ensemble et dans ses détails.